

XXXII° Dimanche Ordinaire – B – Centenaire de l'Armistice de la guerre 14-18

Saint Pierre, le 11 novembre 2018

Chers Frères et Sœurs, chers Amis,

Ce dimanche de l'année ordinaire se mêle à un événement intéressant toute la cité des hommes puisque nous lui devons de vivre dans notre beau pays, reconstitué dans son intégrité d'avant la guerre de 1870, puisque le Traité de Versailles de 1919 redonnait à la France l'Alsace et la Lorraine. La terrible guerre 14-18, terminée il y a juste 100 ans aujourd'hui, avec son cortège interminable de morts, a bouleversé le monde, fait chuter les empires et redessiné les cartes géographiques de toute l'Europe. On peut compter sur les doigts d'une main les communes françaises qui n'ont pas eu de morts durant le conflit. Alors que je faisais mon service militaire dans l'est, je me souviens de ces monuments disséminés en rase campagne, faisant état d'une bataille. On pouvait souvent y lire la liste effrayante de centaines de soldats d'un seul et même régiment, tués au combat, depuis le colonel jusqu'au soldat du rang. Et quand me prenait l'envie de me plaindre d'une nuit d'hiver polaire sous la tente alors que je regagnerais bientôt le quartier du régiment, je m'imaginai ces milliers de jeunes hommes de mon âge qui avaient dû survivre des mois durant dans les tranchées, au froid, à la saleté, à la vermine, à la peur, au sang, au désespoir d'une guerre interminable. Ils étaient peut-être « des civils à qui on avait mis un uniforme », mais ils se battaient pour un idéal de liberté, pour l'amour de leur terre et de leur famille. Si nous voulons vraiment honorer leur mémoire en ce jour, depuis les maréchaux qui ont défini la stratégie aux plus simples soldats qui ont tenu leur poste, il me semble important de ne pas dénaturer, de manière anachronique, la nature de leur sacrifice. Ils n'avaient certes pas le choix, mais ils n'ont pas subi non plus. Ils avaient le sens du bien commun, de la patrie et de l'honneur, certainement plus que nous ne l'avons de manière générale de nos jours.

L'Évangile de ce jour nous rapporte un micro événement. Une pauvre femme dépose dans le tronc du Temple deux piécettes. Les foules présentes remarquent les puissants qui versent de grosses sommes. Jésus, Lui, voit le cœur de cette veuve qui « *a mis tout ce qu'elle possédait, tout ce qu'elle avait pour vivre* ». La commémoration nationale et internationale d'aujourd'hui ne doit oublier aucun de ceux qui ont versé leur sang pour assurer notre liberté. Eux aussi ont mis dans le trésor national ce qu'ils possédaient de plus cher, leur propre vie. Il est bon d'y inclure tous ceux qui sont venus se battre sur le sol de notre France, parfois de très loin. J'échangeais à ce sujet avec un ami prêtre canadien de Montréal et voici ce qu'il m'écrivait : « *Quelque 619 636 Canadiens se sont enrôlés dans la Force expéditionnaire du Canada durant la guerre, et environ 400 000 ont servi outre-mer. Près de 66 000 soldats canadiens sont morts à la guerre et 172 000 ont été blessés. Plusieurs sont revenus au pays brisés dans leur corps et dans leur âme. Il s'agissait là d'une contribution énorme pour une population de moins de 8 millions d'habitants en 1914. Environ sept*

pour cent de la population canadienne a porté l'uniforme durant la guerre, alors que des centaines de milliers de Canadiens ont contribué à l'effort de guerre au pays. Au moins 425 000 familles ont été intimement touchées par le sort tragique subi par des proches à cause du conflit » (Bulletin liturgique *L'Acolyte* du diocèse de Montréal, novembre 2018, p. 6). On voit la mesure du sacrifice. Et nous pensons à tous nos alliés, sans oublier tous les soldats des armées ennemies tombés au champ d'honneur.

L'effort de paix devait s'avérer, hélas, bien fragile puisque ne tarderait pas à éclater un deuxième conflit mondial. Pourtant, après l'hécatombe de la guerre 39-45, nous avons parfois l'impression que les leçons de l'histoire ne suffisent pas à calmer les ardeurs belliqueuses des hommes. La paix est toujours menacée, à la fois sous les coups de butoir des idéologies qui surgissent ou resurgissent, et en raison de l'apathie de sociétés qui perdent leur âme en n'ayant plus de projet commun, en laissant l'égoïsme confortable prendre le pas sur la construction d'une civilisation où tous peuvent trouver leur place, à commencer par les plus fragiles et les plus petits. Nous prions aujourd'hui pour la paix qui n'est toujours pas assurée. Pourra-t-elle d'ailleurs jamais l'être ? Le Concile Vatican II constatait dans un de ses grands textes : « *Dans la mesure où les hommes sont pécheurs, le danger de guerre menace, et il en sera ainsi jusqu'au retour du Christ. Mais dans la mesure où, unis dans l'amour, les hommes surmontent le péché, ils surmontent aussi la violence* » (*Gaudium et spes* 78, 6). C'est la grande conviction de l'Église, fidèle à l'Évangile, que le péché, fondé sur l'orgueil, est la source de toute violence. La paix doit donc s'élaborer en tout premier lieu dans le sanctuaire intime de l'âme de chacun d'entre nous. Et si la tâche nous semble insurmontable, nous pouvons nous tourner vers le Christ qui a livré sa vie pour tous les hommes, en refusant la violence, en sacrifiant sa vie pour nous dans l'humilité et un amour inconditionnel. Ainsi, « *le Christ s'est offert une seule fois pour enlever les péchés de la multitude* » (He 9, 28). Plus notre société s'éloigne du Christ, moins elle trouve la paix car elle s'enfonce dans le désordre moral des consciences, dans le désordre de relations basées sur l'intérêt et la domination, dans le désordre des corporatismes qui nuisent au bien commun, dans le désordre mondialisé de l'argent-roi qui ne fait qu'accentuer les déséquilibres entre pauvres et riches, laissant aux puissants la main-mise intéressée sur les grandes questions planétaires. Prions pour que le bon sens revienne, pour que se lèvent des hommes forts et pacifiques capables de refonder les bases d'une société juste et ordonnée. Comme le démontrait si bien saint Augustin : « *La paix en tout, c'est la tranquillité de l'ordre* » (Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, XIX, 13).

En ce jour, nous honorons la mémoire des soldats tombés pour que l'œuvre de civilisation garde le pas sur l'œuvre de barbarie. La victoire si chèrement acquise jadis doit nous faire réfléchir sur les conditions d'aujourd'hui propres à susciter la recherche du bien commun. Prions pour ceux qui sont morts. Prions pour les vivants que nous sommes et qui avons reçu de leur héritage la terre et la liberté.

Parmi les morts des premiers instants de la guerre en 1914, il est un grand écrivain, lieutenant intrépide qui avait pris le commandement de sa compagnie après la mort du capitaine. Trois des quatre lieutenants de la compagnie de ce 276° R.I mourront également. Ce 5 septembre 1914 à Villeroy, il monte à l'assaut et est fauché par une balle en plein front. Charles Péguy avait une passion dévorante pour le Christ et pour sa terre, un amour charnel de la patrie et un élan tout spirituel pour son Seigneur. Quelques mois avant son sacrifice suprême, il écrivait ces quelques lignes que je voudrais vous lire en hommage à tous les soldats d'hier, mais aussi ceux d'aujourd'hui qui s'engagent pour que nous puissions vivre dans un pays libre :

« Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle,
 Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre.
 Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de terre.
 Heureux ceux qui sont morts d'une mort solennelle.

Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles,
 Couchés dessus le sol à la face de Dieu.
 Heureux ceux qui sont morts sur un dernier haut lieu,
 Parmi tout l'appareil des grandes funérailles.

Heureux ceux qui sont morts pour des cités charnelles.
 Car elles sont le corps de la cité de Dieu.
 Heureux ceux qui sont morts pour leur âtre et leur feu,
 Et les pauvres honneurs des maisons paternelles.

Car elles sont l'image et le commencement
 Et le corps et l'essai de la maison de Dieu.
 Heureux ceux qui sont morts dans cet embrassement,
 Dans l'étreinte d'honneur et le terrestre aveu...

- Heureux les grands vainqueurs. Paix aux hommes de guerre.
 Qu'ils soient ensevelis dans un dernier silence.
 Que Dieu mette avec eux dans la juste balance
 Un peu de ce terreau d'ordure et de poussière...

Mère voici vos fils qui se sont tant battus.
 Vous les voyez couchés parmi les nations.
 Que Dieu ménage un peu ces êtres débattus,
 Ces cœurs pleins de tristesse et d'hésitations...

Mère voici vos fils qui se sont tant battus.
 Qu'ils ne soient pas pesés comme Dieu pèse un ange.
 Que Dieu mette avec eux un peu de cette fange
 Qu'ils étaient en principe et sont redevenus.

Mère voici vos fils et leur immense armée.
 Qu'ils ne soient pas jugés sur leur seule misère.
 Que Dieu mette avec eux un peu de cette terre
 Qui les a tant perdus et qu'ils ont tant aimée ».

(Charles Péguy, *Ève*, 14° Cahier de la 15° série, 28 décembre 1913, La Pléiade, Gallimard 1975, pp. 1028.1030-1031).